

EMILE NELLIGAN

Poete de l'Inquietude

Paul Wyczynski

L EST SUPERFLU de rappeler que la littérature canadienne-française est jeune, qu'elle a produit, vers 1850, avec Garneau et Crémazie, ses premières œuvres de qualité. Mais ce qu'on n'accentue peut-être pas assez, c'est que vers la fin du XIXe siècle, elle a déjà pu se vanter d'un poète qui, brûlant les étapes, se fit valoir par son expérience poétique et l'art de ses vers. Emile Nelligan (1879-1941) prend place parmi les meilleurs poètes canadiens. Dans l'espace de trois ans il a découvert un monde poétique qui allait devenir celui de Saint-Denys Garneau, d'Alain Grandbois et d'Anne Hébert.

En 1899, à l'âge de dix-neuf ans, Nelligan a "sombé dans l'abîme du rêve". Cet euphémisme fut inventé par le poète lui-même: c'est la chute de son "Vaisseau d'or" sonnet qui résume la dernière étape de sa destinée tragique. L'expression a fait fortune depuis le moment où Dantin la fit employer, dans un article en 1902, pour rendre moins cruelle la réclusion de son jeune ami, terrassé par la démence. Destinée tragique, certes, mais pas moins féconde en rêves et expériences. Charles Gill a très bien remarqué que cet enfant fut touché par l'amour des muses dès le berceau et que rien ne put le ramener à la vie ordinaire d'un citoyen moyen. Quelques vacances passées à Cacouna, un voyage à Liverpool, une année d'études manquées au Collège Sainte-Marie, quelque moments de satisfaction au sein de l'École Littéraire de Montréal, voilà les faits saillants correspondant à l'âge de sa lucidité. Ce serait un procédé peu heureux que de chercher dans la biographie du poète le meilleur de son message: on le trouvera annoncé dans ses cent-soixante poèmes où la solitude et la souffrance, le rêve et l'inquiétude font gonfler mots et images.

Nous voulons aujourd'hui sonder cette œuvre douloureusement tronquée par le destin, afin d'y saisir quelques moments d'une âme tourmentée. Ceux qui ne s'éloignent pas des préceptes de Boileau reprochent à Nelligan d'avoir écrit une "œuvre morbide", "sans idées". Etrange objection qui ne pourrait être réfutée que par une autre, à savoir : reprocher à un tailleur de ne pas être cordonnier. Il faudrait dire plutôt que sans être un traité de philosophie ou de morale, la poésie de Nelligan se fait surtout valoir par ses qualités de témoignage. Ce jeune auteur ne nous éblouit pas par ses idées, mais plutôt par sa présence; cette chaleur ajoutée au mot, cette vibration qui anime les images. N'est-ce pas Nelligan lui-même qui a défini sa manière de sentir et de voir : "Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines"? Ainsi, l'esprit de Nelligan n'est pas absent dans son œuvre, mais il a sa propre façon d'exister dans le flou des fièvres, des rêves et des inquiétudes : il voltige comme un papillon, égaré dans la prairie de sa riche sensibilité.

Ce qu'on doit surtout découvrir dans les poèmes de Nelligan ce sont les invisibles antennes qui captent et transfigurent les pleurs étouffés du cœur et les cris de l'âme inquiète. La poésie ne s'infiltré dans les mots que par le van d'une sensibilité surexcitée. Et la parole et le trope ne s'expliquent autrement qu'au-dessus d'un dénominateur de durée subjective. A quelques exceptions près, le monde poétique de Nelligan ne pourrait donc subir d'autres mesures que celles qui permettent d'apprécier la complexité psychologique d'un homme qui souffre.

L'inquiétude de Nelligan est l'un des principaux stimulants de son processus créateur. Elle est née de sa curiosité d'enfant, de cette observation innocente de l'écoulement du temps, du changement continu des choses. Cette prise de conscience, qui a marqué en profondeur la poésie romantique, est propre à tout homme avide de scruter le mystère de son existence. Mais l'inquiétude de Nelligan est, dès le début, plus dynamique et plus féconde. Elle assure à son rêve une sorte de magnétisme qui unit en un même délire sens, cœur et esprit. La vision de notre poète s'élançait ainsi vers cette vaste perspective dont il ne retient que deux motifs : berceau et cercueil. Le temporel baigne dans une tristesse sans cause : la vie qui s'inscrit dans les fleurs qui se fanent, dans les feuilles qui jaunissent, dans les rayons qui s'estompent, offre au jeune artiste la meilleure illustration de la condition humaine. Alors, la craintes et l'espérance se heurtent, l'une contre l'autre, comme des chauves-souris auxquelles l'ombre n'a pu procurer assez d'espace pour exister.

L'itinéraire des inquiétudes de Nelligan se compose de nombreuses attitudes où le poète voudrait retrouver sa place dans l'univers, et devant l'invisible. Il se

cherche aussi dans le monde des apparences, à jamais triste. Écoutons cette musique de soupirs et de larmes, déjà si bien nuancée dans son devoir de classe; Nelligan l'a écrit le 8 mars 1896, alors qu'il n'était âgé que de seize ans:

. . . Les feuilles tombent, tombent toujours, le sol est jonché de ces présages à la fois tristes et lugubres. . . . La jeunesse, hélas! du jeune malade s'est évanouie comme la fleur des champs qui se meurt, faute de pluie, sous les ardents rayons d'un soleil lumineux. Que la nature, le bois, les arbres, la vallée paraissent tristes ce jour-là, car c'était l'automne . . . et les feuilles tombaient toujours.

Rien de plus facile que de reconnaître dans le texte les accents élégiaques de Millevoeye et de Lamartine. Mais, dans ces réminiscences s'abrite déjà l'âme de Nelligan, âme effrayée par la fuite du temps.

Thème romantique, soit! Mais il appartient, par la force d'une nécessité intime à tous les grands poètes du monde. Les distances entre l'aube et le couchant, le printemps et l'automne, entre le bourgeon et la fleur ne ressemblent-elles pas, en effet, à la durée qui unit le berceau au cercueil? Nelligan a réussi ce rapprochement dans un de ses poèmes, intitulé "Devant mon berceau":

Avec l'obsession d'un sanglot étouffant
Combien ma souvenance eut d'amertume en elle,
Lorsque, remémorant la douceur maternelle,
Hier, j'étais penché sur ma couche d'enfant!

Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais,
Berceau, que n'as-tu fait pour moi de tes draps funèbres?
Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres,
Et mes pas sont fautifs où maintenant je vais.

Cette confidence embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir. L'assimilation et la métaphore du septième vers convergent vers une rotation douloureuse de sentiments; le souvenir et la méditation s'appuieront désormais sur des objets tangibles pour renforcer ainsi la perspicacité du regard introspectif.

L'emprise de ce sentiment se fait sentir dans bien des poèmes: il est comme l'écume des vers, musical ornement des mouvements rythmiques:

Et bien loin, par les soirs révolus et latents,
Suivons là-bas, devers les idéales côtes,
La fuite de l'Enfance au Vaisseau de Vingt ans.

Au contact du passé le rêve de Nelligan se fait fécond. Sa vision y trouve une cohésion organique. C'est aussi là que réside le nerf vital de son oeuvre. Dans le regard pensif de Nelligan, dans son soupir nourri de tristesse, nous devinons

déjà un engagement “aux seules frontières de son être”, expression qui est celle d’Alain Grandbois mais qui rend justice à l’expérience de son prédécesseur.

La chanson qui convient à l’âge juvénile, exerce sur Nelligan peu d’influence. Le poète cherche dans les mots une musique qui ferait plutôt penser à Chopin, une musique intermédiaire entre les “Mazurkas” et la “Marche funèbre”. Son “Jardin d’antan” traduit à merveille toutes les métamorphoses que subissent les souvenirs dans l’enceinte de l’esprit inquiet :

Rien n’est plus doux aussi que de s’en revenir
 Comme après de longs ans d’absence,
 Que de s’en revenir
 Par le chemin du souvenir
 Fleuri de lys d’innocence,
 Au jardin de l’Enfance.

Au jardin clos, scellé, dans le jardin muet
 D’où s’enfuirent les gaietés franches,
 Notre jardin muet
 Et la danse du menuet
 Qu’autrefois menaient sous branches
 Nos cœurs en robes blanches. . . .

Mais rien n’est plus amer que de penser aussi
 A tant de choses ruinées!
 Ah! de penser aussi
 Lorsque nous revenons ainsi
 Par des sentes de fleurs fanées,
 A nos jeunes années.

Lorsque nous nous sentons névrosés et vieillis,
 Froissés, maltraités et sans armes,
 Moroses et vieillis,
 Et que, surnageant aux oublis,
 S’éternise avec ses charmes
 Notre jeunesse en larmes!

Le “Jardin d’antan” vaut surtout par son contour musical: fluctuations des rappels, magie des images ambivalentes, effets incantatoires des rythmes. Nelligan vient d’effectuer un audacieux enjambement englobant le temps et le cœur: la tristesse n’est pas séparation, mais un puissant trait d’union. Le lecteur ne peut que se laisser emporter par cette musicalité admirable, conséquence immédiate du rayonnement symbolique.

T
OUJOURS AU TOURNANT des rêves, Nelligan ouvrira à son inquiétude une avenue nouvelle: la mort. Louis-Joseph De La Durantaye a très bien remarqué qu'il ne s'agit pas là d'une idée de la mort, mais d'un sentiment "ce qu'il [Nelligan] appelait: la fuite de l'enfance, la jeunesse en larmes, le regret de vivre, l'effroi de mourir, le frisson sinistre des choses". Ceci se résume dans un quatrain que le poète a conçu à l'âge de dix-sept ans:

. . . Rêvant à l'avenir,
Je songe à mon printemps qui tombe,
Mon passé n'est qu'un souvenir,
Mais hélas! il sera ma tombe.

Le sentiment de la mort se fera encore plus puissant à mesure que sa rêverie connaîtra des expériences dans la solitude qui, d'après Yves Thériault, est le bien unique de l'homme.

Ma jeunesse est pareille à la pauvre passante:
Beaucoup la croisent ici-bas dans la sente
Où la vie à la tombe âprement nous conduit;

Tous la verront passer, feuille sèche à la brise
Qui tourbillonne, tombe et se fane en la nuit;
Mais nul ne l'aimera, nul ne l'aura comprise.

S'échappant par toutes les fissures du cœur, la tristesse suscite un rapprochement avec celle de Nietzsche. Celui-ci distinguait deux sortes de solitude: "Verlassenheit" et "Einsamheit". La première naît d'un conflit de l'artiste avec son milieu; la deuxième est le résultat d'une inclination qui implique un repliement de l'homme sur lui-même. Au sein de sa famille, à l'école, Nelligan ne fut jamais compris à sa juste valeur; parmi les membres de l'Ecole Littéraire, il attirait l'attention par ses apparences bien plus que par les qualités de son don poétique. Il ne lui restait qu'à se faire conduire par les lectures et les rêves, à repenser le triste sort de Chatterton. Dans de telles circonstances, il est facile de prévoir une rapide fusion de la tristesse et de la solitude: il en naîtra une inquiétude plus douloureuse, plus obsédante qu'on devrait appeler angoisse. Bientôt, un étrange tumulte remplira le cerveau; toute sensation, à son tour, provoquera une poussée sans mesure de sang et de fièvre. Déjà l'âme n'est plus assujettie au recueillement ni au silence. Inondée de visions, elle se communique par le truchement des images qu'elle engendre en conséquence:

Ecoute! ô ce grand soir, empourpré de colères,
 Qui, galopant, vainqueur de batailles solaires,
 Arbore l'Etendard triomphal des Octobres!

La perspective toute en mouvement possède ici l'ampleur de certaines toiles de Van Gogh. La blancheur d'aube, l'harmonie de couchant n'existent plus: le pourpre les remplace auquel le noir du soir ajoute une note plus aiguë.

Scruter l'angoisse est, au dire de Barrès, vouloir descendre au plus profond des hommes, suivre les cheminements d'un esprit qui se sent menacé. Selon les *Mémoires intérieurs* de Mauriac, l'angoisse est comme "les yeux grands ouverts dans la chambre sans lumière". Guitton, enfin, ne la voit dangereuse qu'au moment où elle dépasse la mesure. Celle de Nelligan a dépassé, en 1898, la mesure de sa résistance physique.

Avant de toucher à l'hallucination, nous voyons la nécessité de consacrer un peu de place à l'inquiétude religieuse de Nelligan. L'auteur est catholique par ses origines et par ses convictions. L'espoir et la prière ne seront jamais délogés de son âme:

D'avoir une âme douce et mystiquement tendre,
 Et cependant, toujours, de tous les maux souffrir,
 Dans le regret de vivre et l'effroi de mourir,
 Et d'espérer, de croire . . . et de toujours attendre!

Miracle de confiance directe et sincère! L'âme du poète voudrait s'immobiliser dans un bonheur sans ombre. Ceci reste, cependant, au niveau du désir. Une fois ajustée aux notions du présent et de l'avenir, la voix intérieure tremble comme les feuilles que le vent agite.

Devrait-on rappeler—et Charles Péguy l'avait si bien souligné!—que le pécheur et le saint font partie intégrante du système de chrétienté? Que le cœur soit secoué par la crainte, que la conscience subisse le vertige du péché, ceci est inscrit dans le grand livre de la condition humaine. Souvent l'inquiétude religieuse ressuscite les âmes mortes, réveille les âmes tièdes ou froides. Nelligan, lui aussi, a connu les horreurs du péché et de la tentation:

Prêtre, je suis hanté, c'est la nuit dans la ville,
 Mon âme est le donjon des mortels péchés noirs,
 Il pleut une tristesse horrible aux promenoirs
 Et personne ne vient de la plèbe servile.

Tout est calme et tout dort. La solitaire ville
 S'aggrave de l'horreur vaste des vieux manoirs.

Prêtre, je suis hanté, c'est la nuit dans la ville;
 Mon âme est le donjon des mortels péchés noirs!

On se croirait dans la rue solitaire où Nerval va à la mort. Nelligan n'atténue point sa crainte bien que les paroles et les images suggèrent à peine l'étendue du drame.

Sa crise religieuse évoluera en s'aggravant. Elle portera l'empreinte de ses trajets imaginaires et de ses lectures hâtives. Bien différente de l'inquiétude de Gide, celle de Nelligan n'exclue nullement la possibilité du retour. Le jeune poète, malade et sensible, faible certes, accepte les épreuves en pensant à la victoire. Ainsi, au delà de la "chapelle ruinée", du "vitrail brisé", la "croix en décombres", nous découvrirons plus souvent un homme qui lutte qu'un homme qui succombe.

D'autre part, il serait exagéré de chercher dans l'inquiétude religieuse de Nelligan des preuves d'authentique mysticisme. De nos jours, on est trop porté à voir dans ce mot le synonyme d'une rêverie intense, prolongée. On n'y trouvera pas, non plus, cette idée forte, nourrie d'une longue méditation, qui s'accroche au dogme ou à la métaphysique. L'état d'âme vaut ici plutôt par sa sincérité d'enfant, par la hantise de garder en soi ce qui est pur, beau, harmonieux.

Ainsi voit-on progresser l'inquiétude du poète vers le monde où chaque chose devient l'emblème du noir. Jean-Pierre Richard remarque, dans *Poésie et Profondeur*, que la fusion complète de la pensée et du rêve ne peut qu'amener "l'infinie fécondité du gouffre". Que dire de Nelligan chez qui la sombre réalité, sous l'influence d'une maladie incurable, décèle à profusion les phénomènes étranges, substance de l'hallucination et du cauchemar! Son engouement pour Edgar Poe et Rollinat ne pouvait qu'aggraver ce désarroi. Alors la solitude se veut complète:

J'ai toujours adoré, plein de silence, à vivre
 En des appartements solennellement clos,
 Où mon âme sonnait des cloches de sanglots,
 Et plongeant dans l'horreur, se donne à suivre,
 Triste comme un son mort, close comme un vieux livre,
 Ces musiques vibrant comme un éveil de flots.

Ainsi seul, dans la chambre obscure qui lui procure les frissons d'angoisse, Nelligan vit ses étranges visions.

Impossible d'expliquer le mystère d'une intelligence qui sombre. Que la poésie de Nelligan nous en fasse plutôt deviner la nature:

. . . Mon œil aux soirs dantesquement embrasse
 Quelque feu fantastique errant aux alentours,

Alors que je revois la lugubre terrasse
Où d'un château hanté se hérissent les tours.

Nul retour possible ! Des cris se multiplient sans recours :

Pitié! quels monstrueux vampires
Vous suçant mon coeur qui s'offusque!
O je veux être fou ne fût-ce que
Pour narguer mes Dêtresses pires!

La vie?—Voici le portrait de cette “vierge noire” :

Elle a les yeux pareils à d'étranges flambeaux
Et ces cheveux d'or faux sur ses maigres épaules,
Dans des subtils frissons de feuillages de saules,
L'habillent comme font les cyprès des tombeaux.

Elle porte toujours ses robes par lambeaux
Elle est noire et méchante.

Hors de tout contrôle, le rêve cède à l'hallucination :

Or, j'ai la vision d'ombres sanguinolentes
Et de chevaux fougueux piaffants,
Et c'est comme des cris de gueux, hoquets d'enfants,
Râles d'expirations lentes.

L'emprise du noir dicte à l'esprit la loi du tragique abandon :

Je plaque lentement les doigts de mes névroses,
Chargés des anneaux noirs de mes dégoûts mondains
Sur le sombre clavier de la vie et des choses.

L'aboutissement à l'hallucination est chez Nelligan la dernière conséquence du rêve qui se voulait plus puissant que sa nature émotive. L'été de 1899 marque pour le poète la fin de ses espoirs. Près d'un demi-siècle se sera écoulé avant que la mort le délivre de la triste vie d'hôpital.

L E NAUFRAGE DE L'INTELLIGENCE a été pressenti et annoncé par le poète lui-même. Il s'y voyait dès 1898, comme dans un miroir sans reflets, comme dans un château abandonné et rempli de spectres. Il accepta d'avance ce dénouement fatal. Qu'on ne s'y trompe pas, cependant, en prêtant au sort de

Nelligan une interprétation facile. Son âme fut tentée par l'idéal et toute son expérience intérieure fut orientée vers la conquête du Beau suprême. Son malheur, s'il en est, est plutôt celui d'un alpiniste qui, attiré par la vertigineuse hauteur de la cime, glisse du versant vers l'abîme, faute d'appui et de forces. La "Romance du vin" et le "Vaisseau d'or" nous en diront davantage.

La "Romance du vin" a été composée au printemps de 1899 avec ce désir de donner poétiquement une réponse à un critique malveillant. Elle a été lue par le poète lui-même, au cours de la quatrième séance publique de l'École Littéraire de Montréal, le 26 mai de la même année. La récitation terminée, le public accorda au jeune poète de chaleureux applaudissements. Mais a-t-on réellement compris la signification profonde du poème? A-t-on saisi le sens caché dans les images polyvalentes?—Non. L'auditoire fut charmé par la sonorité de la voix du poète, par ses attitudes prestigieuses, l'incantation des rythmes . . . L'inquiétude atroce qui coule comme un torrent souterrain dans les stances demeura le bien exclusif de Nelligan.

Bien située dans le contexte biographique, "La Romance du vin" est surtout un défi lancé à la société qui méprise l'effort artistique. L'auteur a conçu un cadre attrayant pour faire mieux exploser son cœur. La verdure de mai n'est qu'un rideau factice qu'un souffle intérieur balance au rythme des sanglots et de la rage. C'est ainsi que le thème de la solitude peut cheminer librement dans les stances en frayant au cœur incompris un nouvel espace pour exister. La croisée ouverte pourrait donc se définir comme une invitation à l'évasion, un élan du rêve, une tentative de dépassement.

L'hantise de l'inconnu trouvera sa meilleure traduction dans le "Vaisseau d'Or". Comme celui de Rimbaud, l'esprit de Nelligan voudrait s'enivrer de l'immensité de la mer sous un soleil éclatant. Avec la fierté des anciens conquérants Vaisseau-Nelligan fera sa dernière expérience: celle du gouffre.

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif :
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues ;
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
Dans l'océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa crène
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'Or, dont les flancs diaphanes
 Révélaient des trésors que les marins profanes,
 Dégout, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?
 Q'est devenu mon coeur, navire déserté?
 Hélas! Il a sombré dans l'abîme du Rêve!

A nous s'adressent les interrogations et les exclamations du dernier tercet. Le treizième vers donne à l'allégorie les dimensions du symbole. Voilà réunis dans un sonnet expressif l'inquiétude déchirante et le pressentiment de sa condition future.

Quoi qu'on puisse dire de cette expérience poétique, il reste qu'elle affiche une très forte adhésion au monde du mystère. La poésie de Nelligan, puissant crescendo de la tristesse et de l'inquiétude, accentue à tout moment la présence de l'être. Et entendons bien qu'elle se refuse de jaillir comme idée ou concept tout fait: elle est plutôt un brasier de sentiments, un enchevêtrement d'états d'âme, sang et fièvre refondus dans les mots. Ceux-ci, pour mieux souligner la valeur subjective, devraient être appelés "les paroles". Car le mot communique une vérité générale, sémantiquement définie et circonscrite, tandis que la parole poétique décèle une vérité intime qui se communique musicalement.

On ne pourrait rendre justice à l'effort de Nelligan qu'en cherchant dans son œuvre un témoignage direct sur le mystère et le temps. Ces deux termes constituent la doublure de ses vers. A ce point de vue l'effort de l'auteur du "Vaisseau d'or" est particulièrement révélateur.

Ce jeune poète a saisi, en effet, la portée subjective de la durée tout en dépouillant son esprit du fatras qui définit l'homme historique. La vie qui se reflète dans ses poèmes n'a aucun intérêt si on veut la mesurer horizontalement, c'est-à-dire à l'aide de dates, d'événements, de contacts. Elle sera toute autre dans sa dimension verticale! Là, le moment devient un élan d'intensité toute bergsonienne, la vérité de souffrir devient le coefficient de l'être, l'état d'âme se libère du cœur et de la conscience en pulsations précipitées. Là, toujours dans la profondeur, s'effectue le contact avec l'invisible. Et la durée subjective se multiplie—quasiement à l'infini!—par une éternité mystérieuse, si lointaine et si proche à la fois. L'intuition est plus forte que le raisonnement. L'homme malade déchiffre souvent mieux le mystère que celui qui fait sa sieste dans un fauteuil confortable.

Jugée de la hauteur de notre temps, l'œuvre de Nelligan ne pourrait que gagner en actualité. Nous dirons avec le père Angers que la critique moderne doit "dilater

ses horizons, étendre son effort de réflexion au domaine de la vie intérieure”. Nous sommes un peu égarés dans le bruit d’un siècle où l’on construit souvent dans le vide. Et pourtant, si on applique une étude attentive à la “sainteté sans Dieu” de Camus, au “temps perdu” de Proust, aux “nausées” de Sartre on regagne vite, par une voie de détour, la hiérarchie des valeurs fondamentales. Et la condition humaine, malgré les nouvelles formules factices de la liberté, se heurte indubitablement aux éternelles notions du mystère et du temps. Nelligan en a fait une expérience profonde, maladroit parfois dans l’état de surexcitation, mais toujours sincère dans ses confidences. A ce point de vue, il est peut-être supérieur à Saint-Denys Garneau chez qui l’effort de l’analyse extrême gâche, par moments, l’authenticité du témoignage immédiat. En tout cas, l’expérience de Nelligan toujours en communion avec l’inquiétude universelle, laisse dans ses poèmes bien des vestiges qui donnent à réfléchir.

